Joseph Ferrari, l'insurrection péripatéticienne contre le christianisme, et l'impiété de la Renaissance devenue système par le cartésianisme

Patrice Vermeren
Université Paris-VIII

Résumé : Cet article décrit la réponse de Joseph Ferrari à la volonté de Victor Cousin de civiliser les philosophies des figures persécutées en un débat d'idées. Ferrari célèbre les écrits des esprits turbulents fossoyeurs de la scolastique et martyrs de l'esprit nouveau, sous condition de la question : qu'est-ce qu'un philosophe persécuté ?

Mots-clés : persécution, Renaissance Vanini, Ferrari, Cousin, Quinet

Abstract : This essay describes Joseph Ferrari's response to Victor Cousin's attempt to civilise the philosophies of persecuted figures into a debate between ideas. Ferrari celebrates the writings of those turbulent minds who took on scholasticism and became martyrs of the new spirit, with constant reference to the question : what is a persecuted philosopher ?

« La philosophie moderne n'est que le travail de l'esprit humain, qui substitue la révélation naturelle à la révélation du Christ » écrit Joseph Ferrari en 1849, et il ajoute qu'« il n'y a pas un principe chrétien qui ne soit un obstacle pour l'intelligence, il n'y a pas un obstacle qui ne puisse devenir une arme pour le privilège, un prétexte pour l'autorité, et, en définitive, une tyrannie pour le peuple ». Il répond ainsi à Victor Cousin, qui selon lui n'évoque la vie et la mort des philosophes persécutés que pour mieux inviter à ce que les combats actuels de l'Eglise et de la philosophie, sous le drapeau de Descartes, se civilisent en un débat d'idées, et qui fustige ces esprits brouillons et utopistes qui tels Pierre Leroux et lui-même, Joseph Ferrari, célèbrent les écrits des esprits turbulents fossoyeurs de la scolastique et martyrs de l'esprit nouveau. On posera à partir de là la question : qu'est-ce qu'un philosophe persécuté ?

Une question : celle du philosophe persécuté, qui fait l'objet de la réflexion de Ferrari dès ses premiers écrits, mais aussi qu'il incarnera lui-même avec l'interruption forcée de sa carrière professorale en France sous la Monarchie de Juillet, et au-delà. Qui est Ferrari ? C'est un Italien, né en 1811, fils d'un riche médecin milanais, qui a étudié le droit à l'université de Pavie et y a rencontré l'écho des doctrines saint-simoniennes, et qui de retour à Milan préfère à la carrière d'avocat qui lui était promise la fréquentation du milieu intellectuel qui gravite autour de Romagnosi, un prestigieux professeur interdit de chaire depuis le remplacement de l'administration française par les Autrichiens, soupçonné de carbonarisme et emprisonné un moment sous l'accusation de complicité avec Silvio Pellico. Romagnosi est une figure emblématique de l'opposition libérale, auteur en 1815 de *Constituzione d'una monarchia nazionale rappresentativa,* et son plus proche disciple, Cattaneo, devient l'ami de Ferrari. C'est dans *Il nuovo ricoglitore*, une revue née dans ce milieu intellectuel, que Ferrari publie à 22 ans son premier article, une recension de *La philosophie du droit* de Lerminier. Eugène Lerminier avait fait paraître en 1829 une *Introduction générale à l'histoire du droit* où il paraphrasait souvent Victor Cousin sans le citer jamais. Il citait Vico dans les chapitres XIII et XVII, et dans l'appendice qui était un article consacré à Gans. Georges Navet [1] a montré comment Lerminier donnait à Vico le statut d'un historien et d'un philosophe, précurseur de l'école historique comme de l'école philosophique, et finalement précurseur de Lerminier lui-même : Vico enfante le dix-neuvième siècle et méconnait le monde moderne ; pour ce qui est du contenu, il reste au Moyen-Age ; mais il est moderne par le rapprochement de l'histoire et de la philosophie. Il faut appliquer la méthode à des contenus nouveaux, telle est la tâche propre que s'assigne Lerminier. Celui-ci, dont les bonnes feuilles étaient publiées dans *le Globe*, suivit Leroux lorsque son journal devint celui des saint-simoniens, mais pour s'en éloigner bientôt et devenir professeur au Collège de France. En 1831, il publie sa *Philosophie du droit*, où Cousin est cette fois explicitement nommé et attaqué, et où la politique devient le détour grâce auquel la science du droit sera rendue possible.

Ferrari va s'intéresser à Vico, mais un Vico relu par Cousin, Lerminier, Michelet (le traducteur français de *La science nouvelle*) et Ballanche. Il publie une édition en cinq volumes des œuvres de Gimabattista Vico, dont le tome 1 est un ouvrage de sa propre plume : *La mente di Giambattista Vico* (1937). Il donnera une édition corrigée de ce livre en français en 1839 : *Vico et l'Italie*, expurgée des attaques qu'il portait contre Cousin et d'un chapitre sur le génie qui devait beaucoup à celui-ci. Mais il y soutient la même thèse d'un Vico *anachronique* : homme du XVI° siècle qui nait au XVII° , hostile aux courants dominants du XVIII° siècle, il est reconnu et salué par un XIX° siècle auquel il n'a plus rien à apprendre et dans lequel il serait complètement perdu s'il s'y trouvait projeté [2] ». Une idée régulatrice qui apparaît aux yeux des Italiens comme une critique impardonnable de la tradition nationale, où il faudrait puiser pour construire le présent, et jusque sous la plume de son ami Cattaneo. Pour Ferrari les sentiments, les enthousiasmes, les espérances dans la lutte pour l'unité italienne doivent être tenus à distance, parce que les résultats que l'on peut atteindre

1. Georges Navet, « Eugène Lerminier (1803-1857). La science du droit comme synthèse de l'histoire et de la philosophie », *Revue d'Histoire des Sciences Humaines*, 2001/1.

2. Georges Navet, Préface à Joseph Ferrari : *Machiavel juge des révolutions de notre temps*, Paris, Payot, 2003.

seront toujours partiels, et que la plupart de ceux qui en défendent la cause oublient la dimension sociale qu'il faut donner au combat. Et puisque pour parler de l'Italie au présent, il faut en sortir, c'est ce que fait Ferrari après la mort de Romagnosi et l'échec de son projet de revue : il part pour la France. Tout se passe comme si la France était en tout un détour obligé. Pour analyser la question italienne, il faut chausser des lunettes françaises, et pour y mener à bien la révolution, il faudrait passer par l'intervention de la France.

A Paris, il fait paraître en librairie, on l'a vu, une nouvelle édition de son livre sur Vico, qu'il reprendra ensuite sous la forme d'un article pour *L'Encyclopédie Nouvelle* de Leroux et Reynaud. Et il passe ses thèses : l'une sur Campanella, l'autre intitulée : *De l'erreur*. Il a été reçu par Victor Cousin sur la recommandation de l'abbé Peyron, qui l'avait présenté comme l'éditeur scrupuleux et impartial de Vico : « M. Ferrari, de Milan, me fournit une bonne occasion pour me rappeler à votre souvenir » a écrit Peyron à Cousin ; « Editeur de Vico, dont il illustra les théories, sans en déguiser les vices, et s'occupant de philosophie. Il désire vivement de pouvoir se présenter au maître qu'il choisit pour guide dans l'Eclectisme. Pour avoir le droit de vous le recommander, je n'avais qu'à réclamer votre indulgence et votre amitié pour moi, si M. Ferrari n'avait pas en soi-même les titres qui le recommandent [3] ». Mais c'est Fauriel qui dirige ses thèses de doctorat à la Faculté des Lettres de Paris, et Jouffroy, qui a été membre de son jury, qui lui donnera la suppléance de Bautain à la faculté de Strasbourg.

Sur Campanella, Ferrari a lu Pierre Leroux et *l'Encyclopédie Nouvelle*. L'article « Campanella » de cette dernière indiquait que les Italiens avaient eu au XVI° siècle des gloires philosophiques qu'ils se plaisent à opposer aux gloires de l'Anglais Bacon et du Français Descartes. « Avant, disent-ils, que Bacon eût guidé les esprits dans la voie de l'expérience et de l'induction, avant que Descartes eût donné l'exemple d'un audacieux rationalisme, l'Italie avait repoussé, tout aussi énergiquement qu'ils l'ont pu faire ensuite, la tyrannie de l'Aristotélisme, et cherché de nouvelles routes pour la connaissance humaine ». Et c'est de l'Italie que vient la philosophie moderne, avec Marsile Ficin, Pomponat, Telesio, et Campanella. Campanella a payé de vingt-sept ans de prison ses audaces philosophiques, même s'il ne les a pas payées de sa vie comme Giordano Bruno. Mais il est moins célèbre que Bacon, qui lui s'est concentré sur les sciences naturelles, parce qu'il a voulu trop embrasser, et qu'il n'est pas sorti des limites de la Renaissance : il s'est fait néoplatonicien pour lutter contre le péripatétisme et est resté dans les bornes de la Révélation. C'est cette interprétation que reprend Ferrari. En réalité, pour Leroux, interroger la tradition depuis le présent n'a de sens que si le présent est ouvert à l'avenir, que si on renoue avec l'aspiration qui animait le passé pour aller plus loin dans l'aspiration présente à l'avenir [4].

Dans l'article « Vanini » de l'*Encyclopédie Nouvelle*, Ferrari présente celui-ci comme un prêtre dont le goût pour la science et les idées fort profanes lui font prêcher Averroès

3. Jules Barthélémy Saint-Hilaire, *V. Cousin, sa vie et sa correspondance*, Paris, Hachette-Alcan, 1895, t. I, p. 23.

4. Voir Miguel Abensour, « Pierre Leroux et l'utopie socialiste », *Utopiques I,* Paris, Sens et Tonka, 2013 ; Georges Navet : *Pierre Leroux, Politique, socialisme et philosophie*, Paris, publications de la société P.-J.Proudon, 1994.

en chaire plutôt que les miracles des Saints [5]. Après des études complémentaires de droit, Vanini parcourt l'Europe et finit par ouvrir un cours de philosophie à Gênes, où, enthousiaste d'Averroès, il se proclame disciple de Pomponat et de Cardan, les deux grands athées de la renaissance. Le scandale que produit ses leçons l'oblige à se réfugier à Lyon. Persécuté par l'Eglise, son existence sera désormais marquée par une fuite perpétuelle, qui le ramène de Lyon en Italie, puis le conduit en Guyenne, et à Paris, où il publie sa critique du christianisme dans son *Traité de la Nature*, et reçoit la protection du Maréchal de Bassompierre et finalement perd la qualité de chapelain que celui-ci lui avait octroyé, en raison des attaques de la Sorbonne, et échoue à Toulouse. C'est là que, abandonné par son protecteur, le maréchal de Bassompierre, et trahi par son ami Francon, il sera brulé vif.

Chaque fois que Vanini faisait la critique du christianisme, écrit Ferrari, *il l'attribuait à d'autres.* « Il disait qu'en Angleterre, tel athée l'avait fait frémir en prononçant tel ou tel blasphème contre la religion ; qu'un savant allemand lui avait dit en Bohème que toutes les discussions de la réforme étaient des disputes *de lana caprina* (de pinaillage, qui ne sont pas pertinentes) ; qu'un Belge l'avait effrayé par ses considérations sur la vie de Jésus. Là-dessus on a conclu qu'il avait voyagé en Angleterre, en Allemagne, etc., ce qui est probable, mais pas tout à fait sûr, d'autant qu'on ne peut pas croire aveuglément aux assertions de Vanini. Il dit qu'il avait écrit plusieurs ouvrages de médecine, de physique, de théologie ; il parle de son *Traité d'astronomie*, qui avait été publié à Strasbourg en très beaux caractères : personne n'a jamais pu voir ces ouvrages ». Ces indications sont précieuses, elles indiquent un système de prudence, mais fait état aussi d'une complaisance audacieuse à se faire l'écho des doctrines erronées. Ferrari ensuite restitue le dispositif spéculatif explicite de Vanini, à partir des deux seuls ouvrages qu'il ait réellement écrits et publiés : son *Amphithéâtre de l'éternelle Providence* et ses *Dialogues sur la Nature* et les resitue dans un ordre de filiations conceptuelles qui est un principe de lecture. Vanini, « admettant la philosophie d'Aristote, avec les modifications d'Avérroès, se ralliait à l'école italienne de Pomponat et de Cardan ». Pomponat avait tourné le péripatétisme contre la religion : il niait l'immortalité de l'âme, la vie à venir, les révélations, la magie – sinon les miracles ; et il se servait de l'astrologie pour expliquer les prodiges de toutes les religions : les thaumaturges ne font que prévoir les effets des révolutions naturelles sur celles des croyances et des religions, ils ne font pas eux-mêmes de miracles. Cardan quant à lui tire l'horoscope de cette fatalité astrologique qui provoque les évènements surnaturels. Et Vanini prolonge ces principes de Pomponat et de Cardan. Dans l'*Amphithéâtre de l'éternelle Providence*, il attaque la religion en philosophe : je ne peux savoir qui est Dieu, car seul Dieu peut savoir qui il est ; je peux seulement déduire de la définition de Dieu : un être pour qui savoir c'est créer et qui est bon sans qualité qu'il ne peut que vouloir tout ce qui existe, et donc qu'il est responsable du mal. Ferrari écrit : « Vanini développe cette démonstration à travers une foule de preuves et de contre-preuves : il affecte toujours de combattre les athées, mais il expose leurs objections pour les faire triompher, et les preuves de la Providence pour les réfuter ». Et après avoir essayé de détruire la Providence par une polémique masquée contre le christianisme, il poursuit sa démonstration de la fatalité avec une polémique apparente contre les athées de

5. Joseph Ferrari, article « Vanini » de l'*Encyclopédie Nouvelle*, Paris, 1841, t. VIII p. 588 sq.

l'antiquité Diagore, Protagore d'Abdère, Cicéron, Epicure, ainsi que Aristote et les stoïciens, sont ainsi convoqués à l'appui des preuves de la fatalité. « Vanini réfute assez bien quelques-unes de ces objections », écrit Ferrari, « mais les victoires qu'il remporte ne sont que relatives à certains systèmes ; quand il revient à son point de vue, il triomphe de ses propres victoires. Si Dieu *sait le mal, il le fait.* ; s'il le veut, s'il le peut, il en est l'auteur ; établir l'existence de Dieu, c'est établir la fatalité ». Quant à ses *Dialogues sur la Nature*, elles sont la continuation de sa politique anti-chrétienne. Le christianisme comme les autres religions n'est à ses yeux qu'une *fiction pédagogique* inventée pour intimider les hommes et les gouverner et Vanini y pousse à l'excès la méthode des penseurs de la Renaissance, qui paraissaient croire à la religion en chrétiens et l'attaquaient en philosophes : « il croyait à la Genèse en chrétien, mais il pensait que le monde est éternel ; il vénérait les très saintes Ecritures, mais il croyait que les miracles de Jésus et des Apôtres étaient les effets naturels d'une révolution céleste. En chrétien, il pensait que les apôtres avaient eu le don des langues ; en philosophe, il croyait qu'on l'acquiert en s'enivrant ; de sorte que les païens, en entendant les Apôtres qui parlaient plusieurs langues, les traitèrent d'ivrognerie ». Et il ajoute que s'il n'avait pas été chrétien, il croirait qu'il n'y a pas de Providence, ni d'anges ni de démons ; et enfin « il avait un profond attachement pour l'Eglise, mais il disait qu'il fallait être riche, vieux et allemand pour croire à l'immortalité de l'âme ». Aussi peut-on lire son *Amphithéâtre de l'éternelle Providence* et ses *Dialogues sur la Nature* comme une attaque de la religion du point de vue d'une philosophie panthéiste et de celui d'une physique matérialiste. Dans toutes les objections des athées contre la Providence et la Révélation, avancées explicitement dans les textes de Vanini pour les réfuter, Ferrari ne veut voir que des artifices pour mieux les faire triompher. Et c'est parce que de vive voix Ferrari jette le masque, fait des prosélytes et commence cette propagande d'incrédulité qui a fini par renverser le christianisme qu'il sera condamné au feu par le Parlement de Toulouse. Ferrari rapporte le courage de son héros selon le récit qu'en fit le *Mercure Français*, revendiquant de mourir en philosophe et repoussant la croix que lui tendait un cordelier, Vanini dit : « Votre Christ avait peur, il était couvert de sueur, moi je marche à la mort inébranlable ». Et il refuse de tendre lui-même au bourreau sa langue à couper, et ce dernier doit la lui arracher avec des tenailles. Les catholiques n'ont cessé de calomnier sa mémoire et les philosophes, après avoir tenté de le réhabiliter comme martyr de l'athéisme (Bayle), ont fini par l'oublier. Mais c'est plus pour Ferrari le dernier athée de la renaissance que le premier des Modernes, et son combat contre la crédulité annonce « le commencement d'une révolution qu'il est incapable d'accomplir ».

Avec la publication en français des *Œuvres philosophiques* de Vanini par X. Rousselot chez Charles Gosselin en 1842, dans un moment où éclate la polémique religieuse et dans une conjoncture de crises de l'institution philosophique, celui-ci devient un enjeu incontournable, dans un champ agonistique où ses défenseurs se divisent profondément. En témoigne par exemple l'évocation qu'en fait Francisque Bouiller, éclectique orthodoxe et proche disciple de Victor Cousin, écrivant que Giordano Bruno et Vanini étaient des « martyrs de la raison » dans le mémoire qui a remporté le prix de philosophie de l'Académie des sciences morales et politiques : « Vanini n'était certes pas un athée, mais en qualité d'Averroïste il tend à un certain panthéisme.

Vanini est un martyr de la cause de l'indépendance de la raison humaine, il en est de même avec Giordano Bruno, le dernier martyr ». (*Histoire et critique de la Révolution cartésienne*, Lyon, L. Boitel, 1842 [6]). En regard, on peut placer l'invocation d'Edgar Quinet dans son premier cours du semestre d'hiver 1842-43 au Collège de France : « Par une loi générale, qui n'a pas manqué à l'Italie, quand la poésie décline, l'âge de la philosophie commence. Les prisons de Galilée, de Campanella, les bûchers de Vanini, de Giordano Bruno, signalent les vengeances et les appréhensions de la papauté restaurée ; toute l'énergie de l'Italie se retire dans ces âmes exaltées. Le danger les inspire. La philosophie a désormais ses martyrs comme la religion. Rien n'est émouvant comme le spectacle de ce petit nombre d'hommes audacieux qui portent le défi à l'immutabilité de la papauté jusqu'au pieds de son trône ; lors même que tout n'est pas nouveau dans ces doctrines, vous ne pouvez lire impassiblement des théorèmes de Parménide et de l'école d'Elée écrits sur la marche des échafauds. D'ailleurs, pour soutenir le combat, ces hommes ne s'adressent pas seulement à l'enceinte des écoles, mais à l'opinion proprement dite telle que nous l'entendons aujourd'hui. Proses et vers, pamphlets métaphysiques, dialogues populaires, comédies panthéistes, toutes les formes, toutes les armes sont employées. Une ardeur fiévreuse se mêle, dans Giordano Bruno, à la profondeur des aperçus ; l'ancienne liberté démocratique de l'Italie a passé dans ses théorèmes de philosophie. L'artiste vient au secours du torturé. Ne cherchez pas ici l'impassibilité de la philosophie allemande, dont il a entrevu d'avance quelques formules. C'est l'emportement politique du génie du moyen-Age, mêlé à la métaphysique des premières écoles grecques ; et au fond de ces discussions héroïques, vous sentez bien que c'est l'Italie elle-même qui est en jeu, que c'est là son dernier effort pour conserver la liberté de l'intelligence, quand la liberté politique est perdue, et qu'enfin avec ses cendres vont être jetées au vent ses dernières espérances [7] » (Quinet : « De la Renaissance dans l'Europe méridionale », *Revue des Deux-Mondes, XIII, 1843)*.

Dans cette conjoncture, Victor Cousin prend la plume, lui aussi dans la *Revue des Deux-Mondes* [8], mais il semble parler d'un autre Vanini que celui de Ferrari et de Quinet. Les philosophes de la renaissance italienne sont pour lui des imitateurs de l'Antiquité, des esprits turbulents fossoyeurs de la scolastique et martyrs de l'esprit nouveau, intéressants par leur vie et par leur mort plus que par leurs écrits. Et Cousin fustige « les esprits brouillons et les utopistes qui, confondant une révolution à maintenir et une révolution à faire, nous ramènent, dans leur audace rétrospective, au berceau même des temps modernes, et nous proposent pour modèles les entreprises déréglées où s'est consumée l'énergie du seizième siècle ».

Soit sans nul doute une allusion directe à Quinet, et à Ferrari, qui vient de publier pour sa défense les cours sur les idées politiques de Platon et d'Aristote qui ont motivé sa suspension de sa chaire à l'Université de Strasbourg, et le discours sur l'histoire de la philosophie à l'époque de la Renaissance qui les inauguraient, dans lequel il disait : « L'histoire de la philosophie doit être parallèle à l'histoire de la société. Une

6. Francisque Bouiller, *Histoire et critique de la révolution cartésienne,* Lyon, Boitel, 1842, p. 68.
7. Edgar Quinet, « De la Renaissance dans l'Europe méridionale, » *Revue des Deux Mondes*, janvier 1843, p. 164.
8. Victor Cousin, « Vanini », *Revue des Deux-Mondes*, 1843, p. 672-728.

société en progrès et une philosophie immobile seraient une contradiction. Mais l'esprit humain est essentiellement logique, et quand il s'opère une révolution dans la sphère des intérêts, elle doit se propager immédiatement dans la région des idées si donc les révolutions qui nous emportent, si les inventions qui sont la base de notre vie sociale sont les révolutions et les inventions de la Renaissance, il est évident qu'en exposant les systèmes philosophiques du XV° et du XVI° siècle, nous assisterons aux origines et au développement de la philosophie moderne [9] ». Et Ferrari montre comment les philosophes de la Renaissance ont hardiment attaqué les scolastiques, et comment aussi Bacon et Descartes et leurs successeurs puisent dans leur tradition, qui constitue l'une des époques les plus brillantes de l'esprit humain. Ferrari écrit : « Dans cette recherche, nous apprendrons tous à nous mieux connaître, c'est à dire à connaître ce passé qui est en nous, qui est caché, effacé, résumé, dans notre logique habituelle : et en même temps nous assisterons à une révolution intellectuelle digne, j'ose le dire, de la grandeur des évènements politiques contemporains ». La Renaissance est célébrée par Ferrari comme le siècle où l'on découvre des mondes, où paraissent des hommes comme Luther, des poètes comme Shakespeare, le Tasse, l'Arioste, Caldéron, où Machiavel écrit *le Prince,* où Las Cases réalise le projet de sauver les habitants d'un continent en y transportant ceux d'une autre partie de la terre : « vous verrez que la philosophie de nos jours peut s'éclairer au spectacle des héroïques travaux de la renaissance », conclut Ferrari.

Tout au contraire, Cousin dans son article de la *Revue des deux Mondes* juge que l'Italie de la renaissance, quoique le pays le plus avancé dans les choses de l'esprit, n'a produit aucun génie philosophique : car « le génie, pour se déployer à son aise, a besoin d'un ordre de choses défini et déterminé qui l'inspire et qu'il représente. Il s'agite dans le vide et ne produit que des œuvres d'un caractère indécis et d'une beauté douteuse » [...]. En fait, cette courte époque ne compte aucun homme de génie qui puisse être mis en parallèle avec les grands philosophes de l'Antiquité, du moyen-âge et des temps modernes ; elle n'a produit aucun élément qui ait duré, et, si on la juge par ses œuvres, on peut être avec raison sévère envers elle. Mais c'est l'esprit du XVI° siècle qu'il faut considérer au milieu de ses plus grands égarements. La philosophie de la renaissance a préparé la philosophie moderne [10] ». Pour qualifier la philosophie de la renaissance, entre la scolastique et la philosophie moderne, Cousin n'a qu'à prendre le mot à la lettre : c'est surtout une imitation de l'Antiquité, et son caractère est presqu'entièrement négatif : rejetant la scolastique, aspirant à du nouveau, mais elle fait du nouveau avec de l'ancien : l'antiquité retrouvée. D'ailleurs Descartes et Leibniz, les deux grands philosophes du XVII° siècle, traitent fort dédaigneusement ces penseurs aventureux du XVII° siècle, pour ne pas être confondus avec ces farouches révolutionnaires. Vico n'est qu'un grand amateur de métaphysique, Bruno et Campanella des hommes à l'imagination vive et forte auxquels le siècle, des études plus rigoureuses et la vraie méthode ont manqué. Vanini est encore en dessous d'eux, il lui manque le sérieux des deux, la vaste imagination du premier et l'enthousiasme énergique de l'autre : aristotélicien et désordonné dans sa conduite comme dans sa pensée. D'un

9. Joseph Ferrari, « Discours sur l'histoire de la philosophie à l'époque de la Renaissance », 1843, réédité dans Joseph Ferrari, *Les philosophes salariés*, préface de Stéphane Douailler et Patrice Vermeren, Paris, Payot 1983, p. 265.

10. Victor Cousin, « Vanini », *op. cit.*, p. 674-5.

examen de *l'Amphithéâtre,* Cousin en conclut que l'on n'y trouve nullement la haine du christianisme et l'athéisme, mais des protestations peut-être outrées d'orthodoxie, une théodicée incomplète, un déisme d'une qualité assez médiocre, un péripatètisme qui incline fort à celui d'Avérroès et de Pomponat : rien qui puisse conduire au bûcher. Par contre, son *Traité de la Nature* n'a pas seulement comme tare d'être pré-galiléen, mais il est aussi coupable envers le christianisme, envers Dieu, envers la morale et la société : et un ennemi mal dissimulé du christianisme. Tandis qu'il faisait de solides réponses aux impies belges et anglais qu'il convoquait dans son Amphithéâtre, ici dans les Dialogues il répond avec une faiblesse qui n'a pas pu lui échapper à lui-même. Vanini jette le masque, il se montre impie, et défie la nature jusqu'à adopter une position définie aujourd'hui à bon droit, écrit Cousin, comme panthéiste. Cousin condamne donc la philosophie de Vanini, et entre ensuite dans le récit des tragiques aventures où l'infortuné a laissé sa vie : le procès, la sentence, l'exécution. Mais il s'insurge moins contre les supplices et la mort qu'on lui inflige que de la manière dont Gramond, commissaire du Parlement de Toulouse, en fait le récit, traitant la victime de lâche tandis qu'il est quant à lui assis dans son fauteuil. L'argument de Cousin, c'est que l'on n'arrache pas l'esprit humain à l'erreur avec des tenailles, et que la persécution ne sert qu'à jeter dans le scepticisme des âmes généreuses. Ce ne sont pas les cruautés infligées aux Vanini qui ont rétabli une saine croyance, mais la postérité des écrits de Descartes qui a séparé la théologie de la philosophie, et établi par sa méthode les grandes vérités qui composent l'éternelle foi du genre humain : soit une philosophie qui consacrait les droits de la raison sans entreprendre ceux de la foi. Heureusement, il y eut Locke après Hobbes, Vico et Fadella après Bruno et Vannini, Clauberg après Spinoza, et Leibniz.

Là où Ferrari voit une victime du parti catholique, jusque dans la calomnie de sa mémoire, et un philosophe – certes limité par son allégeance à l'aristotélisme du temps, mais qui plaisante comme Voltaire et est hardi comme La Mettrie – Cousin dénonce la faiblesse et les erreurs philosophiques de Vanini, voir ses mœurs (Cousin s'est sans doute laissé abuser par un faux récit de Malenfant attestant d'une prétendue accusation de sodomie et de crime de droit commun portée à l'encontre de Vanini et fabriquée à dessein vers 1831 par un archiviste catholique de Toulouse, détracteur d'un philosophe athée qui n'avait pu qu'avoir corrompu la jeunesse, au figuré comme au propre). Cousin ne condamne que le recours à la violence des catholiques, pour mieux revendiquer que les débats actuels de la philosophie, sous le drapeau de Descartes (« qui a créé un philosophie qui sert la religion sans en dépendre, et consacre les droits de la raison sans entreprendre sur ceux de la foi ») se civilisent en un débat d'idées.

On sait que Léo Strauss, et à sa suite Jean-Claude Milner, ont proposé d'analyser un art d'écrire sous la persécution qui est aussi un art de lire. L'art d'écrire s'impose quand on est amené à énoncer, à formuler ou à penser des propositions dangereuses : et pour échapper à la persécution, l'auteur n'explicite pas mais donne des indices à son lecteur en accumulant les fautes de raisonnement ou les erreurs factuelles qui alertent son attention sur le bien-fondé de la réfutation du philosophème dont il fait explicitement la réfutation. Jean-Claude Milner dit en conséquence qu'il explicite l'explicite par l'implicite, comme si le sens fondamental était porté par ce qui n'est

pas dit et non pas par ce qui est dit. C'est peut-être la méthode de lecture de Vanini par Cousin. Alors que la méthode de Ferrari serait alors l'inverse : expliciter l'implicite à partir de l'explicite, pour mieux montrer les effets des propositions de Vanini et des autres philosophes persécutés de la renaissance en tant qu'elles engendrent des conséquences demeurées non-explicites sur le sens et la portée du cartésianisme et de la philosophie moderne. Mais ne pourrait-on soutenir l'hypothèse contraire ?

La conséquence en tous cas peut être lue au moins à deux niveaux. Quant à l'interprétation de la renaissance, qui pour Ferrari meurt en Italie sous les coups des papes et des empereurs, émigre en Allemagne et y produit la Réforme, inspire les Lumières et aboutit à la Révolution française avant de revenir en Italie [11]. Cette manière de retrouver depuis l'aspiration présente ce qui dans le passé annonce l'avenir dans l'aspiration présente, et ouvre le présent à un au-delà de lui-même, est à l'opposé de celle de Victor Cousin, qui borne l'horizon au présent et ne veut voir la renaissance que négativement, et les révolutions seulement au passé.

Mais surtout, la défense de Vanini et des philosophes persécutés se prend chez Victor Cousin au risque de trahir la cause de la philosophie et de la liberté de penser. Et c'est exactement le bilan que Ferrari va tirer de sa propre expérience, de son affaire de Strasbourg et de sa suspension de l'Université en 1842, jusqu'à son échec à l'agrégation des facultés de 1848. Nous avons montré, Stéphane Douailler et moi-même, comment l'affirmation de Ferrari en chaire selon laquelle « la Réforme avait émancipé quarante millions d'hommes » avait pu émouvoir le public de son cours à l'Université de Strasbourg, et comment sa prétention de tirer de l'histoire des vérités avait provoqué l'écoute de ses propos sur l'antiquité, le Moyen-Age et la renaissance au présent. Cousin fit à Ferrari qu'il a fait de la blague à Strasbourg comme lui-même l'avait fait dans ses leçons incendiaires à la Sorbonne en 1828. Mais l'alliance privilégiée de l'idée philosophique avec la liberté politique, à l'épreuve des attaques du clergé en 1842, a profondément divisé la philosophie. D'une part Ferrari et les jeunes professeurs de philosophie mis en cause par la presse catholique se battent sur le plan des principes et du droit, donnant à cette alliance une portée historique. A la croisade religieuse qui met en cause leur enseignement et leur pouvoir universitaire, ils opposent une prétention, celle d'incarner dans leur fonction de professeur de philosophie le principe philosophique lui-même, prétention dont les conditions historiques de possibilité leur semblent réunies. De l'autre l'Université et le pouvoir cherchent des accommodements politiques, banalisent les faits sans les hausser à la dignité de l'histoire, et semblent désavouer la liberté philosophique revendiquée par les philosophes suspendus, et de payer à ce prix la sauvegarde du soutien de l'Eglise catholique à la monarchie de juillet. C'est le sens qu'il faut donner à cette définition du professeur de philosophie par Jules Simon, le secrétaire de Victor Cousin et son suppléant à la Sorbonne ; « Le philosophe est celui qui étudie et ne rêve pas, qui critique avant de produire, qui va à l'école de l'expérience et de l'histoire, qui redoute les aventures, se tient au plus près des maîtres, et ne s'en sépare que vaincu par l'évidence et après avoir lutté contre ses

11. Joseph Ferrari, « La Renaissance italienne », *Revue indépendante*, XII, 10 et 15 novembre 1847.

propres découvertes [12] ». Et à la défense de la philosophie par Cousin à la Chambre des pairs : « à l'heure où nous parlons, il ne s'enseigne dans aucune classe de philosophie d'aucun collège du royaume aucune proposition qui directement ou indirectement puisse porter atteinte à la religion catholique [13] ».

12. Jules Simon, cité dans S.Douailler, C.Mauve, Georges Navet, J.C.Pompougnac, P.Vermeren, *La philosophie saisie par l'Etat, petits écrits sur l'enseignement philosophique en France, 1789-1800*, Paris, Aubier, 1988, p. 128.

13. Victor Cousin, *Défense de la philosophie et de l'Université*, discours à la chambre des Pairs, 1844, réédition dans la collection « Les almanachs du philosophe boîteux », préface Danielle Rancière, Paris, Solin, 1977. *C.f.* Patrice Vermeren : « Joseph Ferrari et les droits de la liberté », *Giuseppe Ferrari e il nuevo stato italiano*, a cura di Silvia Rota Ghibaudi e Robertino Ghiringhelli, Milan, Cisalpino, Istituto Editorial Universitario, 1992, repris dans *Hommage à Oscar Haac*, sous la direction de Gunilla Haac, Paris, L'Harmattan, 2003, p. 135-154.